

Frédéric Houdaer – Pardon my french. Couverture de Philippe Houdaer. Les Carnets du Dessert de Lune. 2016. ISBN 9782930607399. 12 €

C'est un lieu commun qu'il n'est vain de rappeler : la poésie française manque d'humour ; elle rit peu : le rire ni le sourire ne sont l'objet d'une tradition poétique marquée. Si l'humour affleure dans la satire, par exemple, traditionnelle, on reste dans un entre-soi (les poètes s'adressent aux poètes). Si on regarde du côté de la fantaisie, du cocasse, de la légèreté, on frise la rimaille enfantine quand on ne s'y complaît. On notera toutefois, dans la tradition récente, de bonnes cuissons de langage (Robert Desnos) (Jean Tardieu), de l'humour con (Jean L'Anselme), du burlesque clownesque (Jean-Pierre Verheggen, mais il est belge), cela souvent relégué à l'histrionisme de cuisine, car, répétons-le, l'humour n'a pas bonne presse chez les poètes eux-mêmes. L'humour ravageur avant-gardiste ayant contribué, quant à lui, à une volonté de destruction de la poésie, ou à sa haine (poètes qui se moquent de leurs pairs, ou de leurs impairs). Cette petite digression teintée de malice fourbe pour avancer en toute subjectivité que le manque d'humour s'étend à une vaste partie de la poésie française contemporaine. La poésie, c'est sérieux. On peut rire de la poésie, mais on ne rit pas avec la poésie. Et certains préfèrent en rire, comme Jean-Pierre Verheggen (mais il est belge). Depuis quelques décennies, ne trouvant point leur compte dans la « bibliothèque » française, quelques poètes français regardent outre-Atlantique pour se donner de l'air et prendre le large. Du côté de l'Amérique de Charles Bukowski, de Richard Brautigan, de Raymond Carver ou de Dan Fante, des désenchantés chez lesquels le tragique de vivre fut tourné en dérision en tant qu'arme d'attaque pacifique. Sous leur tutelle, on rit jaune, comme Tristan Corbière, mais avec moins de déférence pour la langue. Frédéric Houdaer, en droite lignée d'un récent aîné, Roger Lahu, appartient à cette famille de poètes qui ont pris l'air outre-Atlantique. Non seulement cela, mais aussi, petite goutte provocatrice, il puise dans ce que les têtes universitaires désignent sous l'appellation dénigrante de « paralittérature »¹, dont il est issu (et dont il utilise en poésie un certain nombre d'archétypes et de codes), puisqu'il commença (et continue) de publier des romans noirs et des romans policiers², avant de venir à la poésie, tardivement (*Angiomes*, La Passe du Vent, 2005), et, selon ses dires, sans qu'il ne connût alors rien ou quasi à la poésie (autre geste provocateur adressé à la gent intello-poétique). « Pardon my French » est une expression populaire anglaise par quoi le locuteur (de langue anglaise) s'excuse de s'être appuyé sur un juron ou une grossièreté, d'avoir usé du langage populaire, pour énoncer un avis ; littéralement : « pardonnez mon français » : excusez-moi d'être grossier, c'est-à-dire « passez-moi l'expression ». Il semblerait bien que la langue anglaise use d'un euphémisme ironique pour moquer la langue française et son dit bel et bon usage resté dans les esprits héritiers de ce que Claude Favre de Vaugelas désignait comme « *la façon de parler de la plus saine partie de la cour conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps* »³ (lesquels auteurs devaient prendre dans la noblesse des genres et des sources (mythologiques)). Ironiquement, irrévérencieux, dès son titre, Frédéric Houdaer ne s'excuse pas d'écrire des poèmes qui s'appuient sur la vie populaire (la partie non courtisane du pays) et en langue crue (ou verte) ; il écrit de la poésie populaire, non pas une poésie qui agite la vieille pompe molle d'une poésie écrite pour tous et surtout pour ceux qui ne lisent pas habituellement de poésie, mais parce qu'il puise des situations et des saynètes dans la vie quotidienne, celle que vit le peuple ; il puise dans la mythologie populaire ; ce faisant, il ne se situe ouvertement point parmi « *la plus saine partie des auteurs du temps* ». Usant pour cela d'une langue qu'on trouve plus couramment dans les romans policiers ou noirs que dans les livres de poèmes, d'une langue qui ne déconstruit pas la langue, mais qui est issue de l'usage courant, d'une langue parlée (semi-parlée, puisqu'elle est écrite). Son parlé-écrit tient plutôt de Frédéric Dard que de Racine. Où la poésie de Frédéric Houdaer est d'un bel effet tient dans le fait qu'elle trouve dans toute situation vécue un comique de situation, quand bien même il n'y en aurait pas, et chaque

poème se termine par une pirouette (volontairement) bancale qui relève d'une morale *far fetched* (tirée par les cheveux), et assumée comme telle. Le poète-narrateur se met en scène en tant que poète dans les situations ou anecdotes dont il fait la courte narration, il en est un des personnages actifs, et nous le retrouvons dans une scène de la vie ordinaire, devant la télévision, dans un café, dans un après-festival de poésie, sur un marché, dans un ferry, un car, un train ou en train de faire l'amour. Les poèmes de Frédérick Houdaer tiennent de la *short short story*¹ en vers (comme la pratiquait Raymond Carver), de la micro-fiction à illusion autobiographique (peu nous chaland la véracité vécue des faits évoqués, importe l'effet de réel qui embarque le lecteur dans un semblant de réalité vraisemblable). On y sourit du banal, du banal dans lequel un chacun barbote, et ça nous dit qu'y barbotent moins ceux qui le savent que ceux l'ignorant (ou feignant de l'ignorer) ; c'est de la critique de toute notre banalité de petits êtres humains. On sourit jaune ; parfois, l'exagération du trait fait rire. Au final, dans ce livre, c'est la comédie humaine qui est mise en scène, dans sa pathétique vanité ; et le poète, en sage sans sagesse, essaie de faire entendre non pas raison mais combien tout ça est dérisoire.

© Jean-Pascal Dubost in <http://poezibao.typepad.com/poezibao/2016/09/note-de-lecture-fredrick-houdaer-pardon-my-french-par-jean-pascal-dubost.html>

¹ Insulte suprême dénoncée dans « *Toi aussi, tu as des armes, poésie & politique* », collectif publié à La Fabrique en 2011. L'incipit *in extenso* quasi : « Ce livre, où il est question de poésie, réunit des écrivains qui ont en commun de ne pas trop aimer qu'on les traite de poètes. Elles et ils ne tiennent pas non plus à ce que leur travail d'écriture soit qualifié de poésie. » « Il semble que l'on tente aujourd'hui, en forgeant le mot de « paralittérature » de rassembler en un tout l'ensemble des modes d'expression langagière à caractère lyrique ou narratif que des raisons idéologiques et sociologiques maintiennent en marge de la culture lettrée. Cette marginalité ambiguë qui est le propre du roman feuilleton, du roman policier, du roman rose, de la chanson populaire, de la « science-fiction », etc., nous semble ne pas être seulement une caractéristique négative, ne pas résider dans un manque de littéarité essentiel qui entacherait ces différents genres. » (Marc Angenot, « Qu'est-ce que la paralittérature ? » in *Études littéraires*, vol. 7, n° 1, 1974.

² *L'Idiot n°2* (néo-polar), éditions Serpent à plumes, 1999 ; *La Grande Érosion* (black sotie) (roman), éditions La Passe du Vent, 2000 ; *Je viendrai comme un voleur* (roman), éditions Vauvenargues, 2001 ; *Ils veillent* (roman, comédie noire), éditions Vauvenargues, 2002 ; *Ankou, lève-toi* (roman), éditions Terre de brume, 2010.

³ in *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, (1647)

⁴ Qu'il serait possible de traduire par « très très courte nouvelle », mais point par « novelette », qui désigne une pièce de musique divertissante.

Patrick Dubost l'indique très justement en quatrième de couverture : *Frédérick Houdaer vient du roman noir*, et cela explique beaucoup de choses. Et j'ajouterais de mon côté qu'il fait une sorte de hold-up sur la poésie. Le texte part la plupart du temps d'une situation vécue, très variée, souvent située à Lyon : inauguration d'un lieu culturel, voyage en car, en ferry, en voiture... et à partir de là, il décrit ce qu'il se passe : les personnages (souvent une femme), avec dialogue en italique, l'événement, l'incident, l'anecdote, la petite histoire, ce qu'il pense et constate. Rapidement, on s'attache au héros, *le narrateur*, aux péripéties qu'il raconte, dans son quotidien, souvent semblables à celles du lecteur dans leur diversité, et ce patchwork, c'est à la fois sa vie et le recueil. Le titre n'est jamais anodin, contribuant en contrepoint au texte. Lequel est écrit en vers, ce qui indéniablement apporte à son aspect poétique, et l'auteur n'hésite pas à écrire dans le vif : *...cette actrice de toute façon / juste bonne à faire la couverture de magazines prétentieux / que je ne citerai pas dans ce poème...* lui-même attestant ainsi la réalité de la chose et du genre. Sont importés directement du roman noir plusieurs ingrédients, comme l'humour, l'érotisme, le sens de l'observation, la vivacité du style... qui confèrent à son écriture une réelle originalité. On se laisse prendre aux micro- narrations, tant et si bien qu'on ne lâche le livre qu'à la fin. Mission accomplie.

© Jacques Morin in Décharge

Houdaer nous attend au tournant

Lu cet après-midi, en vitesse, « Pardon my french » (éd. Carnets du Dessert de Lune), le dernier ouvrage de Frédérick Houdaer. Parenthèse, Houdaer ça se lit toujours en vitesse, je ne sais pas pourquoi, ça ne lui enlève rien, mais peut-être lui le sait-il ?

Poésie. « Pardon my french » c'est de la poésie. De plus en plus, pas de doute. On s'éloigne de ces « short short » qu'il aime tant, à la Fredric Brown, où seule la chute importait.

Mais pourtant, c'est bien du Houdaer, comme d'hab, par certains côtés. L'impression de marcher pieds nus dans du gravier, au lieu d'être en ballerines sur un plancher ciré, comme chez les bons poètes qui font bêtement ricaner Houdaer. Très agréable les grands planchers cirés, un peu glissants, on y danse une valse viennoise à chaque fois qu'on dit « file-moi le sel ! »

Chez Houdaer, c'est plutôt une espèce de « frrrrtt, frrrrtt ! » que l'on soulève en marchant avec ses croquenots, dans ses racontars étranges qui traînent un peu des pieds.

Mais là, il y a un tournant, au coin du bois, là où Houdaer nous attend. (Noter la jolie assonance « là où Houdaer » pour un peu on le chanterait...). Le tournant, c'est que Houdaer, dans ce nouveau livre, sans qu'il y paraisse vraiment, change radicalement de point de vue, sans prévenir : Il vit ce qu'il raconte au lieu de raconter ce qu'il vit, comme le Houdaer d'avant (ou bien doit-on dire l'Houdaer d'avant ?).

Le tournant, c'est que Houdaer passe ici du transfert situationnel au transfert personnel comme diraient les locuteurs de langues signées. Le texte devient performatif, le texte agit directement sur le lecteur/auditeur, le lecteur devient le poète, le texte devient poème, le texte n'agit pas sur le lecteur, le texte agit le lecteur.

Sans transition et sous les apparences de ces petits récits, plus ou moins anodins, ce qu'il nomme faute de mieux la « poésie du quotidien », on est entré en profondeur dans la poésie. C'est un choc. Vous vous baladez en pédalo le long d'une plage peinarde, vous regardez vaguement le fond de la mer à quelques mètres, et vous vous retrouvez à pédaler comme une buse au-dessus de la grande fosse du pacifique.

On n'en est encore qu'à l'orée du virage, au début de l'entrée, mais de ces virages on ne fait pas demi-tour, pas de retour en arrière.

Bref, il va mal le prendre, mais il aura tort, je dirais qu'ici et maintenant, Houdaer devient poète pour de bon.

Et ce n'est pas à cause du côté « trash » de sa langue. S'il n'y avait que ça ce serait du dumping poétique, une facilité bien peu rentable. C'est seulement une marque de justesse, d'exactitude de l'expression. En fait c'est une politesse faite au lecteur, de ne pas le prendre pour une petite chose fragile. Il est capable de vivre la vie, le lecteur d'Houdaer, et de marcher pieds nus dans le gravier. La preuve de ce que j'élucubre ici, s'il en faut une : le titre. L'expression utilisée par les anglais qui viennent de dire un gros mot comme on lâche une caisse est « pardon the french ». Houdaer, dans un joli lapsus, intitule « pardon my french ». Et le « french » d'Houdaer nous ouvre la porte de cette poésie activiste émergente à lire comme un premier livre.

© **Michel Thion** in <http://michel.thion.free.fr/livresaaimer.html#ancrehoudaer>

In Vinau veritas !

Pour clore cet opus Frédérik Houdaer précise : « L'écriture de ce recueil a débuté sur une aire d'autoroute de la région lyonnaise et s'est achevée dans la cuisine de Monsieur Thomas Vinau, à Pertuis, ». Or, par un de ces hasards que la littérature connaît particulièrement bien, j'ai lu, quelques jours avant les vers d'Houdaer, le recueil « Bleu de travail » de Thomas Vinau, achevé d'imprimer en juin 2015. J'ai donc imaginé que les deux auteurs avaient écrit, chacun leur ouvrage respectif, face à face dans la cuisine de Pertuis, cherchant l'inspiration dans le rosé de la région. Ce n'est là que fantasmagorie mais il me plait d'imaginer cette situation.

Dans mon commentaire, j'ai écrit que Vinau a proposé des textes à lire comme on mange

une friandise, sans se poser de questions, juste en dégustant. « Les arbres se gonflent et se dégonflent. Ils expriment le vide froid. Les branches sont des bronches. Poitrine de lumière. Et le ciel qui ronfle. Et nos peines soufflées. Là. » Vinau écrit de la poésie en prose, Houdaer raconte des petites tranches de vie dans des vers totalement libres, sans aucune contrainte. Les deux poètes ont peut-être échangé des idées, des ébauches de textes, des vers... tout ce qu'un poète peut troquer.

Houdaer écrit des histoires courtes, très courtes même, pour raconter les petites choses qui font la vie, qui gèrent nos humeurs et nos émotions. Souvent, ces histoires mises en abyme dans ses textes, s'enroulent souvent dans ses vers :

*« les femmes qui sont assises derrière moi
nous n'avons pas fait beaucoup
de kilomètres qu'elles ont déjà
mal au cœur
mal à la tête
une idée sur l'idée que j'ai derrière la tête
si elles continuent
je vais leur laisser le soin de finir ce poème. »*

Le sujet du poème devient alors la préoccupation du poète qui mêle ainsi intrigue et problèmes personnels.

Le poète ne semble pas avoir une grande confiance en lui ou, alors, il joue, avec beaucoup d'humilité, à celui qui n'est pas sûr de son talent. Son recueil est plusieurs fois marqué de cette humilité qui est plutôt la marque du talent qu'une quelconque insuffisance :

*« je lui ai fait lire mon manuscrit
j'ai eu tort
elle a beau me complimenter*

....

*elle m'avoue enfin
ce sont tes textes
ce qu'il y a dedans*

...

qu'est-ce qu'ils ont mes textes ? »

Et parfois, le poète se fâche et dénonce les insuffisances de notre société :

*« fais parler ton Playmobil
on a la pythie que l'on mérite
alors fais-le parler
fais-lui dire que toutes les bêtises ne se valent pas
que la bêtise du journaliste est plus grave
que celle du boulanger... »*

Des textes de notre quotidien... qui réfléchissent un peu plus loin que notre quotidien !

© Denis Billamboz in Critiques Libres.

Quand Rimbaud enculait Verlaine, c'était sans bavure

Quand Frédéric Houdaer sort un recueil de poèmes, également. Depuis 2003, Frédéric Houdaer est devenu poète suite à une résidence d'écriture à Montréal, où il a eu la chance de côtoyer [Patrice Desbiens](#). Il enchaîne les bons recueils (7 déjà à son actif, dont 2 plaquettes) avec une belle régularité, à côté de son activité de directeur de collection au Pédalo ivre et des lectures-rencontres qu'il organise au Périscope de Lyon.

Avant ce tonitruant recueil, **Pardon my French**, Frédéric Houdaer était plutôt tendre avec les femmes et les poètes, « énamouré » en quelque sorte, mais maintenant il devient dur, indocile, je veux dire qu'il règle ses comptes comme un vieux briscard qui s'agace du cirque environnant, de l'air vicié, de l'hypocrisie de ses contemporains. Il a compris que la poésie devait être sans concession et distribuer « des pains » aux imposteurs, chahuter

aussi les femmes au potentiel érotique incontestable - quand il s'avère qu'elles se montrent irascibles, antipathiques ou atrabilaires - et leur rendre, en quelque sorte, la monnaie de leurs pièces.

Frédéric Houdaer, sniper de la poésie

Ses poèmes viennent du néo-polar et en empruntent la plupart des codes : « l'humour, l'érotisme, le sens de l'observation, la vivacité du style », comme l'a écrit si justement Jacques Morin dans une récente chronique. Toujours en embuscade, les poèmes de Frédéric Houdaer adoptent, en effet, « la position du tireur couché », scrutent nos moindres faits et gestes derrière la lunette du sniper. Ils dégomment le quotidien et les travers de « notre putain de monde capitaliste », où « la bêtise du journaliste est plus grave que celle du boulanger ».

S'ils peuvent paraître, au premier abord, « nombrilistes » ou, plutôt, s'ils auscultent le moi du poète dans beaucoup de situations vécues, ses poèmes opèrent - par le prisme de la dérision - un retournement tout à fait réussi qui remporte l'adhésion. En 2012, j'avais déjà découvert la poésie de cet auteur en recevant son fameux triptyque *Anges profanes* composé de : **Angiomes**, **Engelures** et **Engances** en pleine poitrine.

Je suis heureux que Frédéric Houdaer ait proposé ce très bon nouveau recueil à Jean-Louis Massot des Carnets du Dessert de Lune, éditeur précieux, grâce auquel j'ai rencontré les recueils de Fanny Chiarello, Eric Dejaeger, Jean-Marc Flahaut et de Jean-Christophe Belleveaux.

Tous les poèmes de ***Pardon my French*** accaparent le lecteur : ils sont nets, précis, directs, incisifs, crus parfois, sans bavure, jouissifs. D'une plume vengeresse, ils expédient dans les cordes en deux temps, trois mouvements leurs adversaires du moment, quand ils ne révèlent pas, derrière des micro-narrations, des histoires vraies et des anecdotes savoureuses, nos misérables « petits tas de secrets » et nos contradictions ordinaires.

MIEUX QU'UNE BANDE DE MECS nous sommes cinq dans la voiture

je suis le seul homme

je conduis

la femme assise à mes côtés me demande

si cela ne me dérange pas

d'adopter une attitude aussi sexiste

pas quand je suis le seul à avoir le permis

la femme assise à mes côtés me demande

si je vais oser leur faire le coup de la panne

la femme assise à mes côtés fait rire

les femmes qui sont assises derrière moi

nous n'avons pas fait beaucoup de kilomètres qu'elles ont déjà

mal au cœur

mal à la tête

une idée sur l'idée que j'ai derrière la tête

si elles continuent

je vais leur laisser le soin de finir ce poème

(p.22)

Il ne s'agit pas ici d'une critique approfondie du recueil mais davantage d'impressions qui corroborent, d'ailleurs, le portrait que j'avais déjà consacré à [Frédéric Houdaer sur ce blog](#) en octobre 2012. Elles renouvellent encore ma foi en cet écrivain qui creuse son sillon « gris », avec talent, sans compromission, et une personnalité attachante de franc-tireur.

Précipitez-vous donc sur ***Pardon my French*** et laissez-vous malmener par la poésie réaliste, narrative, percutante, sans effet de manche ni de langue de Frédéric Houdaer, premier poète à avoir osé tailler un costard à Jean-Pierre Siméon, notre VIP national qui défend toujours aussi solennellement la poésie de « Papa » !

© François-Xavier Farine

Dans son œuvre poétique, Frédérick Houdaer semble procéder par trilogies. Après *Angiomes*, *Engelures*, *Engances*, sont parus *Fire Notice*, *No Parking No Business*, et le petit dernier *Pardon my French*.

Est-ce parce qu'il vient du roman noir ? Il file une poésie narrative, directe, qui raconte et cristallise son quotidien. Mille situations du réel, des films vus ou des rêves l'inspirent, lui servant de point de départ. Bukowski a montré la voie, une voie d'autant plus difficile qu'elle semble simple et accessible. Mais chaque poème doit être un miracle d'équilibre, avoir la bonne longueur, le bon rythme, naître dans une fulgurance, exprimer une rupture. Cette rupture emprunte souvent le biais de l'humour. Mais l'humour n'est pas le seul mode pour tordre le cou de la réalité. Il y a aussi l'érotisme ou la logique absurde des rêves. Et aussi la magie, l'ésotérisme, domaines auxquels Houdaer est sensible, lui qui affirmait récemment dans une interview que certains sont coincés du spirituel comme d'autres sont coincés du cul.

Très critique (sans méchanceté mais avec lucidité) avec les autres poètes, quand ceux-ci sont institutionnalisés ou campés sur leurs maigres certitudes,

« ils ne convoiteront jamais la femme de leur prochain

ils ne tueront jamais leur prochain

pas plus qu'ils ne se sacrifieront pour lui

ils sont capables d'un certain goût

mais ne croient pas en l'existence du diable

je leur souhaite une belle carrière

à animer des ateliers d'écriture

avec un peu de chance

ils ne finiront pas complètement pauvres

et feront de vieux os »,

Houdaer poursuit sa route sans concession et parvient à un art original et parfaitement maîtrisé.

© **Jean-Jacques Nuel** in <http://nuel.hautetfort.com/archive/2016/07/11/pardon-my-french-de-frederick-houdaer-5825114.html>

Quand un auteur déboule du noir, pour faire de la poésie, je vous le dis tout net, ça vaut le détour. **Frédérick Houdaer** est l'auteur de *Ankou*, *lève-toi* ou encore de *Comme un Lyon en cage*, et de nombreux recueils de poèmes. *Pardon My french* est construit sur une succession de "poèmes" ou textes courts qui tous nous placent dans une situation très concrète et précise dans la vie du narrateur. Nous sommes témoins d'un instant. Un vernissage, une arrivée à la terrasse d'un café, une conférence littéraire, une séance de jambes en l'air ...

En face du narrateur, souvent, des femmes. Au bout de cet homme et ces femmes, des points finaux qui tombent comme des coups de poings, venus d'un angle qu'on aurait pas même soupçonné.

Le recueil ne se lâche pas. On prend vite goût à cette partie de cache-cache musclée, acide et si bien menée.

Il cite Carver, on pense à Bukowski.

Il hurle poésie, on finirait presque par penser théâtre.

Nous sommes d'accord, c'est très réussi.

© **Le Triangle Masqué**